



CULTURE
PROMOTION DES LETTRES

COMMUNAUTE FRANÇAISE DE BELGIQUE

Direction Générale de la Culture

Jean-Philippe Toussaint, prix Médicis 2005. Photo Noëlle Fontaine.

LE CABINET & LES INSTANTS

Le Médicis de *Fuir*

Jean-Philippe Toussaint ne boude pas son plaisir, mais il ne perd pas pour autant son esprit critique. Et c'est sans sacrifier à la langue de bois qu'il répond aux questions du *Carnet*.

Après avoir fait partie, avec François Weyergans, Michel Houellebecq et Olivier Adam, de la dernière liste du prix Goncourt, Jean-Philippe Toussaint a reçu le 7 novembre dernier le prix Médicis pour son roman *Fuir*. Un seul tour de scrutin a suffi pour mettre d'accord les membres du jury de ce prix prestigieux, dont le palmarès comporte entre autres les noms de Claude Simon, Georges Perec, Elie Wiesel, Philippe Sollers, Jean Echenoz et de deux autres Belges, Pierre Mertens (pour *Les Éblouissements* en 1987) et Jacqueline Harpman (pour *Orlanda* en 1996). J'ai eu l'occasion, dans le numéro précédent du *Carnet*, de dire tout le bien que je pensais de *Fuir*, roman dense et original qui a suscité les éloges de la plupart des critiques, notamment de Patrick Kéchichian dans *Le Monde*, Jacques-Pierre Amette dans *Le Point*, Bernard Pivot dans *Le Journal du Dimanche*, Alain Delaunois dans *Le Soir* et Guy Duplat dans *La Libre*. Je ne vais donc pas y revenir. Aussi, pour marquer l'événement, *Le Carnet* vous propose-t-il plutôt un petit entretien. Contacté au téléphone, Jean-Philippe Toussaint, qui vit à Bruxelles, a en effet aimablement accepté de répondre à mes questions. L'écrivain ne boudait pas son plaisir et ne cachait pas son espoir de voir son lectorat s'élargir à l'occasion du

Médicis, mais il n'en perdait pas pour autant son esprit critique quant au système des prix en général. S'il en profite cette année personnellement, il n'oublie pas que, pour l'ensemble du monde littéraire, la ronde des prix d'automne n'est pas la meilleure chose qui soit.

LE CARNET ET LES INSTANTS : Jean-Philippe Toussaint, les prix littéraires vous font-ils... fuir ?

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT : [Rires.] Ce serait peut-être leur faire trop d'honneur... Dès lors que les prix littéraires existent, il faut faire avec. Refuser un prix, cela me semble un peu absurde. Mais si les prix littéraires n'existaient pas, cela ne serait peut-être pas plus mal parce qu'ils mettent en avant quatre ou cinq livres au détriment de tous les autres. Disons que, en gros, durant les mois de septembre et d'octobre, tous les livres ont à peu près la même chance de toucher les lecteurs. A partir de novembre, cela se joue entre les quatre ou cinq romans qui ont reçu un prix littéraire important. Ce système n'est pas idéal.

C. I. : Il me semble que le Médicis vous convient mieux que le Goncourt.

J.-P. T. : Je ne vais pas vous dire : « Ah oui, c'est le prix le plus littéraire, ils ont couronné le meilleur livre ! » Entrer dans des distinctions à propos des prix, c'est leur accorder trop d'importance... Cela fait vingt ans que j'apparais régulièrement sur les listes de ces prix et, jusqu'à présent, je n'en avais jamais reçu. Je m'en accommodais en me disant que les livres qui obtiennent des prix sont ceux qui plaisent à la majorité

d'un jury. Et mieux vaut une minorité passionnée qu'une majorité de consensus. Bien sûr, il y a des exceptions. Parfois de très bons livres sont primés... Mais je suis, dans le fond, assez critique et assez sévère au sujet du système des prix.

C. I. : Lors d'une interview dans une librairie, une semaine avant l'annonce du Goncourt, vous avez évoqué le danger que pouvait représenter pour un écrivain le fait de recevoir un tel prix. Cela peut provoquer un déséquilibre, disiez-vous. Qu'en pensez-vous aujourd'hui ?

J.-P. T. : Le prix Goncourt peut représenter un danger, mais le Médicis est à ma portée, si je puis dire. J'ai les épaules assez solides pour recevoir un tel honneur. [Rires.] Ce n'est pas déstabilisant. Et je suis content de l'avoir parce que cela m'évite de ne pas l'avoir eu. C'est aussi pour cela que je dis qu'il vaudrait peut-être mieux qu'il n'y ait pas de prix du tout. Tout allait bien pour moi jusqu'à présent, mais, si je n'avais reçu aucun prix, on aurait perçu cela comme un échec, alors que ce n'en est pas un. Il faut recevoir les prix comme des récompenses agréables, mais il ne faut pas prendre l'absence de prix pour un échec. Il y a beaucoup de bons livres qui n'obtiennent pas de prix.

C. I. : *Fuir* représente un tournant dans votre œuvre. Peut-on dire que cette récompense vient à un bon moment ?

J.-P. T. : Oui, mais c'est toujours le bon moment. Si j'avais reçu un prix pour *La salle de bain* ou pour *La télévision*, cela aurait aussi été le bon moment... Bon, disons que c'est particulièrement le bon moment, si vous voulez.

Ce qui me plaît, c'est que cela arrive vingt ans après la parution de *La salle de bain*. De plus, *Fuir* et *Faire l'amour* forment en quelque sorte le début d'un cycle. Dans ce contexte, si le prix, au lieu de faire vendre seulement un livre avec une étiquette, faisait découvrir un auteur, ce serait une vraie réussite. Aussi, plus qu'à celles de *Fuir*, je vais être attentif aux ventes de mes autres livres, en l'occurrence de *Faire l'amour* et de *La salle de bain*, qui sont des voies d'accès naturelles...

C. I. : ...d'autant que votre lectorat est assez stable, me semble-t-il...

J.-P. T. : Absolument, c'est un lectorat très fidèle. Et limité. A 20 000 personnes. *Fuir* risque de se vendre au-delà de ce chiffre. Mais si cela monte trop haut, ce n'est intéressant que du point de vue financier. Le plus important pour moi, c'est de constituer un public.

C. I. : Venons-en à l'aspect plus anecdotique des choses, comment cela se passe-t-il concrètement ? Avez-vous été prévenu avant la presse ?

J.-P. T. : Oui, j'ai une petite anecdote à ce sujet. J'étais au téléphone pour régler des histoires complexes de sécurité sociale. Cela durait assez longtemps et, à un certain moment, un fax a commencé à sortir lentement à côté de moi, comme le font les fax. Tout en continuant à régler ces histoires de sécurité sociale, j'ai jeté un

coup d'œil à ce fax, sur lequel il était écrit : « Vous avez le Médicis, veuillez raccrocher et me rappeler. » Je me suis excusé auprès de mon interlocuteur et j'ai raccroché. L'espace d'un instant, j'ai été pris par une légère excitation. Je ne savais plus si je devais aller vers l'ordinateur, vers le téléphone, réserver un billet de train... Mais à peine avais-je raccroché que cela sonnait : c'était Irène Lindon, mon editrice, qui m'a demandé : « Qu'est-ce que vous faites ? » Finalement, j'ai pris le train pour Paris. Comme l'a souligné l'article du *Figaro*, je suis arrivé comme les carabiniers : tout le monde était parti. Les membres du jury n'étaient plus là. Il restait quand même une trentaine de photographes et, pendant un quart d'heure, j'ai eu l'impression d'être dans un film de Fellini, les photographes m'appelant à gauche, à droite, « Monsieur Toussaint, Monsieur Toussaint »... C'était

assez amusant et irréel et, en même temps, très délectable.

C. I. : Ce prix va-t-il changer votre rapport aux médias français ? Allez-vous rester aussi discret ?

J.-P. T. : Bien sûr. Beaucoup de gens m'appellent et j'ai reçu de nombreux témoignages de sympathie. Mais j'ai déjà vécu des moments un peu comparables à la sortie de mes films ou de mes livres. Cela se tasse vite.

C. I. : La presse belge a bien entendu souligné le fait qu'après le Goncourt de Weyergans, vous étiez le second écrivain belge, cette année, à recevoir un prix littéraire important. Cela vous inspire un commentaire particulier ?

J.-P. T. : Non, je n'ai pas de commentaire particulier à faire à ce sujet. C'est tant mieux pour la Belgique. Mais je pense que chaque histoire d'écrivain est unique. Nous ne formons pas une école belge.

C. I. : Est-ce que vos enfants ont été fiers ?

J.-P. T. : ...Oui, oui. Ils ont été fiers. [Rires étonnés.] Je ne sais pas. J'ai prévenu mon fils en lui téléphonant sur son portable. Il n'a pas décroché puisqu'il était à l'école, mais cela a vibré, je crois. Et il a deviné de quoi il s'agissait...

(Entretien réalisé par Laurent Demoulin)



Jean-Philippe Toussaint. Photo Noëlle Fontaine.

Jean-Philippe TOUSSAINT, *Fuir*, Paris, Minuit, 2005, 192 p., 13 €.

L'enfant a cinquante ans

« Je naissais là dix ans après la guerre, ladite dernière », écrit Eugène Savitzkaya dans *Fou trop poli*, son dernier roman. L'auteur de *Marin mon cœur* a donc cinquante ans. Déjà ? pourrait-on se demander en songeant à ses livres pleins d'enfance, de liberté et d'invention ou à l'éternel jeune homme que l'on croise parfois dans les lectures publiques. Seulement ? pourrait-on tout aussi bien s'exclamer quand on voit l'étendue d'une œuvre dont les premières pages ont été publiées en 1972 et qui, depuis lors, a presque chaque année grossi d'un ou deux livres supplémentaires. Pour les lecteurs de ma génération, Savitzkaya a toujours été là, à la fois mouvant et pareil à lui-même, insaisissable et reconnaissable entre tous.

De cette mouvance et de cette identité, *Fou trop poli* est la parfaite illustration. Ce nouveau roman, même s'il ne compte que 125 pages, rassemble à peu près toute l'œuvre, juxtapose plusieurs de ses nombreux aspects – tout en les transformant – en un jeu enivrant d'échos sonores et thématiques. A ceux qui n'apprécient pas la prose poétique particulière de Savitzkaya, ses romans fragmentés/déconstruits impossibles à résumer, les sauts étranges de son esprit, je dirais qu'il est inutile d'insister ici. Par contre, ceux qui ne connaissent pas l'écrivain trouveront dans *Fou trop poli* une merveilleuse occasion de le découvrir. Et ceux qui, comme moi, ont dévoré avec gourmandise l'œuvre de ce génial manieur de mots seront ravis : ce Savitzkaya-là est un grand cru.

Construit sur une série de motifs qui se répètent à distance ou ne sont exploités

qu'une seule fois, le roman épouse la forme d'une spirale englobant à la fois l'œuvre et le lecteur. On y retrouve le thème principal de la plupart des livres de Savitzkaya : l'enfance. Jusqu'à présent, on pourrait dire, très schématiquement, que l'écrivain explorait ce thème de deux façons. Ou bien il prêtait sa plume, de manière directe et sauvage, à l'enfant qu'il avait été (*Mentir*, 1978, *La disparition de maman*, 1982). Ou bien il observait, en tant qu'adulte, ses propres enfants (*Marin mon cœur*, 1992, *Exquise Louise*, 2003) ou des enfants imaginaires (Elvis Presley décrit comme un gros bébé dans *Un jeune homme trop gros*, 1978). *Fou trop poli* le voit se tourner à nouveau vers sa propre enfance, non plus en la laissant s'exprimer directement en lui, mais en portant sur elle un regard rétrospectif. Il s'ensuit que les souvenirs sont cette fois situés dans le temps et dans l'espace. A la ferme utopique et intemporelle de *La disparition de maman* succèdent des lieux précis (Liège puis la Hesbaye), tandis que la vie des parents exilés (de Russie pour l'une, de Pologne pour l'autre) est contextualisée historiquement. Cependant, il ne s'agit en aucun cas d'autofiction ou d'autobiographie : les éléments du passé surgissent comme par hasard, dans les subordonnées et non dans les principales, simples motifs parmi d'autres, matière à texte plus qu'à souvenir. Par ailleurs, étonnement, en se posant en tant qu'adulte, Savitzkaya ne semble acquérir aucun recul : le rapport à la mère disparue demeure direct, charnel, irrationnel. Est-ce bien à elle que s'adresse la terrible lettre d'amour des pages 98 à 100 ?

Et comme pour contrebalancer cette lecture biographique, d'autres frag-

ments sont centrés sur le dictionnaire, la langue y acquérant une autonomie au gré de jeux de mots étourdissants. Pourtant, il serait un peu simple de croire que, dans ces passages, la signification est tout à fait évacuée. Quand Savitzkaya, parlant de lui à la troisième personne, écrit : « A force de fréquenter les lettres, le fou est devenu eumolpe », on croit à un mot inventé ou gratuit... Le dictionnaire nous apprend alors que l'eumolpe est un coléoptère parasite de la vigne (ce qui entre en résonance avec les passages consacrés au potager) appelé aussi... « écrivain ».

Fou trop poli contient aussi des échos aux livres qui ne sont pas consacrés à l'enfance, comme *En vie* (1995), dont on retrouve la grande sagesse, la réflexion apaisée sur la mort et la description du travail de la terre. Mais aussi, dès le titre, on pense à *Fou civil* (1999), chronique plus âpre du quotidien, qui se prolonge ici dans certains passages franchement engagés (par exemple lorsque l'écrivain dénonce les centres fermés pour étrangers).

Tous ses livres enfermés en un seul provoquent une espèce de choc, des sauts dans la lecture, les phrases se succédant selon diverses logiques de manière souvent très surprenante. Et il en résulte sans doute un roman différent dans l'esprit de chaque lecteur : vous aurez compris que celui qui s'est emparé du mien m'enchanté et m'éblouit.

Laurent Demoulin

Eugène SAVITZKAYA, *Fou trop poli*, Paris, Minuit, 2005, 125 p., 12 €.

Versets à Lorna

En pénétrant dans *A Kénalon*, long texte poétique du très prolifique Jacques Crickillon, le lecteur, d'abord égaré par des phrases qui semblent se suivre au hasard, commence par se demander où il se trouve. Il est question d'un lieu, sans doute une ville, qui s'appelle Kénalon, puis, très vite, d'une femme liée à ce lieu, Lorna, pour laquelle brûle d'un feu ardent non seulement le locuteur, mais le poète – qui s'exclame dès la page 15 : « Il n'est pas de poème sans Lorna. » Sans doute, la ville en question est-elle imaginaire et utopique, songe le lecteur, qui aura bientôt la confirmation de son intuition. Mais le temps lui aussi est indéterminé : on se croit d'abord plongé dans un passé immémorial puis l'on voit surgir des « troupeaux de baignoires »... Comme la signification se fait quelque peu imprécise, le lecteur se laisse guider par la musique des mots, qui s'appellent les uns les autres au gré de calembours (« lire » et « tirelire ») ou de paronomases (« sablez » et « sabre »). A quoi s'ajoutent les très nombreux néologismes, pures inventions verbales ou agglutinations, parfois très longues, de termes existants (« Sclérosé tout rose m'emplacenta délicatement »). Le rythme happe également le lecteur, rythme incantatoire, lyrique, forcené. Les phrases, tantôt brèves, tantôt longues, reviennent volontiers sur elles-mêmes, reprenant les mêmes mots. Peut-être le rythme est-il généré également par la disposition originale du texte : la page présente une succession de courts paragraphes séparés par des espaces, de sorte que la poésie de Crickillon s'apparente à un intermédiaire entre le poème en

prose et le vers libre, un peu à la manière du verset claudélien.

En avançant dans le livre, le lecteur comprend de mieux en mieux sa signification profonde. Des fils de sens se tressent entre les thèmes de la ville imaginaire, de l'amour fou, de l'écriture et du sacré. Il est souvent question de Dieu, d'âme, de prière, de saints livres et apparaissent çà et là un prêtre Jean, un griot, un imam et les bonnes sœurs du carmel de Kénalon. Cependant, Crickillon évoque aussi Nietzsche. Et Dieu, qualifié de « Dieu de l'Après-Dieu », n'est, dans un passage, qu'un vieil homme. Quant à la mort, elle est présentée comme une fin absolue sans possibilité d'au-delà : « Chaque jour est violet d'un service funèbre. Quoi, là-haut, t'accueillerait ? » Par conséquent, la référence à la religion n'entraîne aucune révélation, aucune certitude : « Rien pas / De réponse pas de clé pas signe pas piste seuleuseul avec cette solitude de la mort qui creuse [...] ». Le lyrisme de Crickillon est donc porté par une recherche de transcendance à vide, par un désir d'absolu qui ne rencontre jamais son objet. Désir qui se dirige dans toutes les directions, notamment vers la poésie, – car celle-ci est envisagée du côté du sacré : « Qu'as-tu à faire, poète indien, du cirque de la littérature ? Alors que nous sommes dans le très haut cirque de Dieu l'inconnu [...] ».

Cette dernière citation nous amène à une autre piste de lecture : le lyrisme et l'appel à la transcendance fonctionnent aussi de manière négative, en opposition au prosaïsme contemporain, comme en témoignent des passages très enlevés où Crickillon fustige les médias et particulièrement la télévision et son emprise totalitaire sur le monde. La croyance en

Dieu est d'ailleurs directement comparée à la foi en un réel moderniste dur et cru : « Oui, Dieu est là, j'y crois comme au béton des mégapoles ». Mais Crickillon qui se plaît à brouiller les pistes, poursuit sa phrase dans une direction opposée : « j'y crois comme au béton des mégapoles, au crapaud chantant sur son reflet d'eau verte, à la fleur la plus fragile, à mon amour fou de Lorna [...] ». L'amour, contrairement au béton, est lui aussi lié au sacré. Il s'exprime parfois en termes bibliques : « Dites seulement une parole, ô parole de Lorna [...] et la mort refermera les portes à Kénalon. » Aurait-il le dernier mot ? Ce n'est pas certain. S'il est omniprésent et s'il correspond aux moments euphorisants de cette quête d'absolu, il ne semble offrir que des résolutions momentanées de la tension lyrique, car le poème repart toujours et se postule lui-même comme infini : « Peut-être le livre devrait s'achever. Est-ce qu'on finit jamais votre livre ? », lit-on à plus de cinquante pages de la dernière phrase du texte, qui s'achève d'ailleurs par les mots « fin provisoire »... Jacques Crickillon, auteur de plus d'une trentaine de livres allant de la poésie au roman en passant par la critique littéraire et l'essai, nous livre avec *A Kénalon* une méditation poétique profonde, sincère, ouverte, portée par une écriture à la fois florescente et maîtrisée.

Laurent Demoulin

Jacques CRICKILLON, *A Kénalon II*, Châtelaineau, Le Taillis Pré, 2005, 183 p., 18 €.